

Un questionnement du réel *Le Vrai Monde ?*

Isabelle Tremblay

Number 106 (1), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26199ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, I. (2003). Review of [Un questionnement du réel : *Le Vrai Monde ?*]. *Jeu*, (106), 36–38.

Un questionnement du réel

C'est un échange entre le Théâtre Le Poche de Genève et le Théâtre Blanc qui a mené à cette production du *Vrai Monde ?* de Michel Tremblay. Le projet consistait, pour le Théâtre Blanc, à mettre en scène un texte québécois qui serait joué par des comédiens suisses. La pièce a ainsi été présentée à Genève puis à Québec à l'automne 2002. Un échange de ce genre avait d'ailleurs été proposé il y a quelques années avec *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* de Michel Garneau. S'il était étonnant pendant les premières minutes d'entendre les mots de Tremblay prononcés avec un accent européen, le spectacle qui en a résulté fut tout à fait réussi. À mon avis, il s'agit de la meilleure production du début de la saison 2002-2003 au Périscope.

Le Vrai Monde ? a été créé en 1987. On y est projeté dans les années 60 pour suivre principalement le parcours de Claude qui, à l'âge de 23 ans, rêve de devenir écrivain. Sa première pièce de théâtre met en scène trois personnages qui portent justement les noms de son père, de sa mère et de sa sœur, chez qui il a puisé son inspiration. Lorsqu'il fera lire son œuvre à sa mère, les personnages qu'il a imaginés prendront vie et côtoieront leurs modèles. On comprendra alors, par des confrontations entre le jeune écrivain et ses proches au sujet du contenu de sa création, que la réalité peut parfois prendre plusieurs formes et que les perceptions de certains événements sont aussi nombreuses que les protagonistes impliqués. La fiction rejoint parfois le réel, ce que Claude résumera en expliquant qu'il s'est efforcé « de dire ce qui était vrai à travers des mensonges¹ ». Claude atteindra d'ailleurs son but, car, à la fin de la pièce, la lecture de son texte permettra d'éclairer certains drames familiaux et de provoquer les aveux de chacun sur ses sentiments refoulés. Il perturbe ainsi la dynamique familiale qui reposait jusqu'alors sur de nombreux tabous, sur une « loi du silence ». Le texte de Tremblay s'inscrit tout à fait dans les thématiques et les procédés dramatiques populaires dans les années 80 : ainsi, la question de la création est au cœur de la pièce, la frontière réalité-fiction est brouillée tout au long du spectacle, un jeu de mise en abyme est également mis en place et les rapports ambigus entre chacun des personnages sont finement décorés.

La mise en scène de Gill Champagne, solide et intelligente, servait bien les propos du dramaturge. Le décor, qui se divisait en deux parties égales, annonçait déjà que deux univers se confronteraient : à droite, on se situait dans la réalité, où évoluaient les

Le Vrai Monde ?

TEXTE DE MICHEL TREMBLAY. MISE EN SCÈNE : GILL CHAMPAGNE ; SCÉNOGRAPHIE : JEAN HAZEL ; ÉCLAIRAGES : LILIANE TONDELLIER ; ENVIRONNEMENT SONORE : MICHEL ZURCHER ; COSTUMES : GILLES LAMBERT. AVEC VIVIANA ALIBERTI, CARINE BARBEY, JEAN-LUC BORGEAT, MERCÈDES BRAWAND, DOMINIQUE GUBSER, JEAN-LOUIS JOHANNIDÈS ET MICHEL ROSSY. COPRODUCTION DU THÉÂTRE BLANC ET DU THÉÂTRE LE POCHE (GENÈVE), PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE LE PÉRISCOPE DU 17 SEPTEMBRE AU 5 OCTOBRE 2002.

1. Michel Tremblay, *Le Vrai Monde ?*, Ottawa, Leméac Éditeur, 1989, p. 105.



Le Vrai Monde ? de Michel Tremblay, mis en scène par Gill Champagne. Spectacle du Théâtre Blanc et du Théâtre Le Poche, présenté au Périscope à l'automne 2002. Sur la photo : Michel Rossy, Carine Barbey, Dominique Gubser et Jean-Luc Borgeat. Photo : Isabelle Meister.

était carrelé finement, celui de gauche reprenait le même motif qui avait cependant été agrandi démesurément. De même, si une chaise, une lampe et une planche à repasser – vestiges ici d'une « dramaturgie de cuisine » – étaient disposées dans chacun des mondes, les accessoires, au lieu d'être placés l'un en face de l'autre, se trouvaient symétriquement opposés, comme le proposerait le reflet d'une glace. On pouvait donc y voir la confrontation silencieuse des deux univers. Les personnages dédoublés portaient les mêmes costumes, même si la mise en scène ne cherchait pas à jouer la carte de la *mimesis* parfaite – il faut dire que les deux comédiennes ne se ressemblaient pas du tout³. Les deux lampes s'allumaient tour à tour de façon à marquer dans quel monde on se trouvait. Tout dans la mise en scène cherchait à bien marquer la frontière qui existait entre les deux univers, frontière qui se révélera cependant des plus poreuses par la suite. Enfin, deux pièces musicales se superposaient à l'ouverture du rideau, car à ce moment, les deux mondes étaient présentés en même temps : du côté de la fiction, on pouvait entendre du Mendelssohn, alors que du côté de la réalité, on entendait *Donnez-moi des roses*, popularisée par Fernand Gignac.

Cependant, cette frontière s'est peu à peu brouillée au fil de la pièce, montrant de cette façon que la vision de Claude n'est pas une copie aussi conforme de la réalité qu'il semble le prétendre. Ainsi, si la mère du côté de la fiction (Madeleine II) s'affranchit de son mari au fil de la pièce en lui demandant le divorce, elle enlève son

2. *Ibid.*, p. 50.

3. Peut-être que Champagne n'a fait ici que suivre à la lettre la didascalie sur les personnages que l'on retrouve dans le texte de Tremblay : « Les personnages de la pièce de Claude sont habillés exactement comme ceux de la réalité avec, toutefois, quelque chose de transposé qui en fait *presque* des caricatures. » *Ibid.*, p. 13.

véritables père, mère et sœur de Claude ; à gauche, on se trouvait dans l'univers fictionnel créé par le jeune auteur. Seul l'écrivain pouvait passer d'un monde à l'autre. Il basculait volontiers du côté de la fiction lorsque venait le temps de défendre ses personnages devant sa mère et d'expliquer le sens de sa démarche créatrice. Un long corridor s'étendant jusqu'à une porte rouge marquait la frontière entre les deux univers ; il n'était d'ailleurs emprunté que par les personnages de la fiction, marquant ainsi le caractère fantastique de leur apparition. Le décor soulignait également le fait que le monde fictionnel n'était en réalité que le miroir grossissant du monde réel, ce qui venait rejoindre les propos de la mère de Claude qui lui reprochait d'avoir usé d'un « miroir qui déforme toute² » pour donner vie à ses personnages. En effet, si le rideau qui couvrait le mur de droite

tablier, symbole même de la femme aliénée qui passe ses journées à entretenir la maison, pour le tendre à son double réel (Madeleine I). C'est évidemment une projection des fantasmes de Claude, car cette libération, passant par la parole et par le geste, est ce qu'il espère pour sa mère. Après ses dernières répliques, Madeleine II quittera la scène en passant par le monde réel. Mariette II, le double de la sœur de Claude, suivra le même itinéraire lorsqu'elle aura dit une fois pour toutes à son père ce qu'elle lui reproche. De cette manière, on comprend que les protagonistes de la pièce de Claude ont quand même réussi à pénétrer l'univers de Madeleine et de Mariette, à qui il a fait lire son œuvre.

Un autre niveau fictionnel se superposera dans la scène finale aux univers réel et fictif d'abord mis en place – les transcendant en quelque sorte –, car le père, qui vient confronter son fils après avoir lu son texte, arrivera par la porte réelle de la salle du Périscope et éparpillera le manuscrit de son garçon. La frontière maintenue jusqu'alors entre les deux univers tombera à ce moment précis : à preuve, le père se promènera indifféremment des deux côtés de la scène et les deux lampes demeureront éteintes. De même, le fils repartira à la toute fin par la vraie porte de la salle et le père en profitera pour brûler le manuscrit. Claude avait de toute façon déjà commencé à déchirer l'univers qu'il s'était construit, vraisemblablement pour pallier le manque d'affection du père ; mais même s'il détruit son texte comme le veut son père, le malaise demeurera entre les deux hommes. La chanson finale – toujours la même, *Donnez-moi des roses* – qu'on entendra alors ne sera plus superposée à aucune autre, ce qui vient souligner d'une autre façon que la fiction a bel et bien rejoint la réalité. C'est d'ailleurs ici que le titre de la pièce prend tout son sens, car difficile de dire au bout du compte quel est le « vrai monde » et quel protagoniste y évolue réellement. *Le Vrai Monde ?*, avec son point d'interrogation, souligne le doute qui s'installe chez Claude, l'écrivain, et le silence qui s'est installé définitivement à l'intérieur de sa mère, Madeleine. La réalité est présentée ici comme mouvante, comme une chose sur laquelle il est impossible d'avoir une prise réelle. Où est le vrai monde lorsque chacun poursuit sa seule vérité personnelle et trouve refuge dans le mensonge ?

Où est le vrai monde lorsque chacun poursuit sa seule vérité personnelle et trouve refuge dans le mensonge ?

Tout dans ce spectacle, scénographie, costumes, musique, éclairage, répondait à un grand souci de logique et de cohérence. S'il est vrai que la mise en scène jouait avec plusieurs clichés (tels le tablier de la mère, les pantoufles et le chapeau du père, les bas résilles de Mariette, la planche à repasser dans la cuisine, la tapisserie au mur, etc.), Champagne a su lui insuffler une vitalité éminemment moderne. La question de la création, avec toutes les frontières à franchir ou non pour l'écrivain, est au cœur de la pièce de Michel Tremblay : jusqu'où un auteur peut-il puiser dans sa vie réelle pour écrire de la fiction ? Question essentielle pour l'auteur du *Cycle des Belles-Sœurs* et des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, œuvres puissamment inspirées de son milieu et de son enfance. ¶